



LOUISE JALLU – PIAZZOLLA 2021

# Si l'éternité pouvait m'être jouée

Dans cet album exceptionnel, Louise Jallu et ses partenaires déploient la plénitude de leur talent au service du bouillonnant maestro.

J'ai à l'esprit le chemin parcouru par Louise Jallu depuis ses premiers pas sobrement posés sur la scène, le bandonéon qu'elle accueillait et semblait protéger, attentive, impliquée dans son jeu. Vinrent ensuite les premiers enregistrements en duo, puis en quartet. Le parcours qu'elle allait construire se mettait en place et j'ai senti en elle une conviction et une honnêteté d'artiste. Aujourd'hui, je soupçonne qu'elle bâtissait déjà, peut-être inconsciemment, l'architecture de son habitat : musique-tango-bando. Vint *Francesita*, son premier double album, que j'ai eu le plaisir de chroniquer dans ces pages. Dans ce travail, elle m'apparut comme une artisanne ayant réussi son ouvrage.

La suite arrive en cette année 2021 et elle est de taille ! Dans son hommage à Piazzolla, elle nous transmet son ressenti de la "matière nourricière" Piazzolla traitée dans un foisonnement de possibilités, grâce aux espaces d'interprétations personnelles que

cette œuvre contient. Louise sait comment saisir ces possibilités offertes aux interprètes, jusque dans l'improvisation, dans l'œuvre du maestro. Elle a compris que Piazzolla est un créateur qui pousse à la création, à la re-création. Avec les trois musiciens qui composent ce brillant quartet et la participation de Gustavo Beytelmann, Bernard Cavanna et Médéric Collignon nous retrouvons et même redécouvrons Piazzolla. Le choix des œuvres jouées semble dessiner le corps du compositeur, le corps de sa vie. Du début avec *Soledad*, à *Lo que vendrá* en clôture, on traverse *Tanguedia*, affirmation de la filiation tango de Piazzolla proposée dans un traitement joyeux, une interprétation soutenue, virevoltante où les appuis rythmiques sont au cœur d'un jeu féerique et comme dit Beytelmann : « ¡Quilom-

bo ! » (joyeux bordel). Le CD nous propose deux solos de bandonéon. Dans *Tristezas de un doble A*, Louise semble vouloir nous faire découvrir son instrument, ce bandonéon qui respire, s'étire, où les doigts multiplient les sono-



rités. Le second, *Mi refugio*, est un tango de J.C. Cobián interprété dans l'arrangement d'Astor Piazzolla, preuve que le tango était pour lui viscéral. Dans ces soli magistralement inspirés, nous sommes invités à une sorte de "séjour bando". *Tristezas de un doble A* est repris dans une version en quartet où Beytelmann est au piano.

## Sur la pointe des pieds

*Soledad* ouvre l'album par un andante, comme si on entrait sur la pointe des pieds dans un lieu sacré. L'espace est rempli d'étirements sonores qui se joignent, se superposent.

Le jeu de chaque interprète apparaît sans nuire, bien au contraire, à la cohérence du son du groupe dans une symbiose qui fait comprendre la philosophie de l'hommage. La générosité, la plasticité de la musique du maestro se manifestent tout au long de l'opus. Il est toujours bénéfique de montrer l'universalité de certaines musiques comme c'est le cas pour celle de Piazzolla. Accompagnée de Mathias Lévy, Marc Benham, Alexandre Perrot avec la participation si importante de Beytelmann, Cavanna, ou encore Collignon dans *Oblivion*, Louise affiche et affirme cette universalité.

Dans l'avalanche majestueuse des sons de *Libertango*, des sirènes semblent peupler l'air ; une catastrophe annoncée ? En tout cas un hymne à la liberté, vitale pour Piazzol-

la. Les virtuoses pirouettes et perles bandonéonistiques donne leur éclat au thème. Le piano, l'esprit, l'humour et la *garra* (griffe, force) de Gustavo Beytelmann et ses passages aux touches jazzy, enrichissent fortement ce CD hommage.

Entre deux pièces pivots de l'œuvre, *Libertango* et *Adiós Nonino*, s'intercale *Oblivion*, créée pour *Enrico IV* de Marco Bellochio et souvent reprises par des orchestres symphoniques. C'est un morceau très romantique, empreint de poésie. Avec Collignon au bugle, le quintette apporte à la pièce un élan, un envol d'une puissance envoûtante qui offre une des caractéristiques de l'album : alliage de douceur et vivacité, d'allégresse et profonde. La pièce connaît ici une écriture très particulière, riche, émouvante, vaste dans la plénitude de sonorités.

## À suivre ?

Puis, la splendide interprétation de *Buenos Aires hora cero*, où alternent passages rythmiques, dynamiques, et appuis stridents, vivaces, qui nous installent dans la mégapole multiple, inspirante. Piazzolla y dit la ville contemporaine, envoûtante et en même temps asphyxiante.

Vers la fin de l'album, figure un thème moins connu, *Los sueños* ; il est question des voyages en bateau, celui du jeune enfant et de ses parents en partance pour New York, celui qui ramène la famille en Argentine. Le voyage est en lui-même un

rêve ; il conduit à l'ouverture, aux cultures, mélanges tonifiants, vitaux. Ce morceau est l'objet d'une interprétation fine, avec des alternances de pauses et d'élan très justement répartis.

Dans cet album exceptionnel, Piazzolla est présent dans sa dimension de créateur, mais aussi dans sa personne même, qui est toujours prise en compte, ombre tutélaire, respectée. Il ne pouvait donc pas y manquer *Adiós Nonino*, né dans un moment de grâce où Piazzolla est en connexion amoureuse avec son père disparu. L'approche si particulière et si piazzolliana de Louise nous gâte et nous charme dans une pluie enchanteresse de gammes. Quel formidable et respectueux moment de recueillement et de captation du moment où Piazzolla était enfermé dans son appartement de New York. Stupéfiant !

Y aura-t-il une fin à cette démarche ? Louise indique clairement que Piazzolla et la musique n'ont pas de fin. Oui, mais à condition qu'il y ait des musiciens sachant sélectionner les compositeurs qui laissent une place à la liberté des interprètes lesquels, loin de la dénaturer, la font perdurer. L'album s'achève par *Lo que vendrá* (Ce qui viendra)... le futur vers lequel tend la musique du compositeur argentin. Merci à vous tous pour cet extraordinaire opus. Et vous, Monsieur Piazzolla, qu'en dites-vous ? Il me semble que vous diriez, simplement, dans un sourire : « J'ai réussi ! »

BERNARDO NUDELMAN





**Louise Jallu estime que pour rendre vraiment hommage à Piazzolla, il ne faut reculer devant aucune audace à l'heure de l'interpréter.**

**L**ouise Jallu est aujourd'hui une des bandoneonistes les plus audacieuses de la musique de tango, à laquelle elle consacre autant de passion que de talent. Par ailleurs enseignante au conservatoire de Gennevilliers, elle est bien placée pour mesurer la pénétration de l'œuvre piazzollienne dans l'univers classique. « On ne compte plus les récitals de Bach à Piazzolla. Dans mes cours, d'orchestre ou de musique de chambre, j'enseigne à des musiciens venant aussi de ce répertoire, comme la plupart des instrumentistes à cordes », explique la bandoneoniste, à qui le répertoire d'Astor Piazzolla offre de passionnantes problématiques. « Plus on s'immerge dans la musique de Piazzolla, plus on prend conscience qu'il faut abandonner les évidences et chercher dans sa "mécanique secrète" – la "mécanique secrète" de ses articulations, de ses ruptures rythmiques, de ses mélodies sans cesse tendues et en extension – des espaces nouveaux, d'autres projections possibles, quitte parfois à s'y perdre, car au fond, nous ne savons pas vraiment où elle nous mènera », dit-elle dans le livret de son album en hommage au maestro.

**La Salida : La musique de Piazzolla peut-elle se réduire à la seule reproduction d'une transcription ou d'un arrangement, fussent-ils écrits par l'auteur lui-même ?**

**Louise Jallu :** Je ne le pense pas, la notation ne suffit pas, autant elle est facile à comprendre et à appréhender pour l'étude des pièces classiques car la tradition a nourri son interprétation, autant sa musique ne peut se jouer et se comprendre qu'en possédant quelques arcanes du tango, pas seulement la sienne mais toutes celles qui ont mené à lui et à sa nouvelle identité ! Admettrions-nous qu'un pianiste classique intercale dans son programme, entre Scarlatti et Schumann, un *Round About Midnight* ? On pourrait l'admettre, mais pas certain que le ré-

sultat serve la cause ! Interpréter Piazzolla avec des codes classiques (l'égalité du son, la syncope maniérée, l'emphase exagérée...) ne sert pas sa musique, à mon avis. Les accents, les nuances, les attaques... tout différencie la musique tango de la musique classique. Le tango est une musique qui s'écrit mais qui n'est pas uniquement une musique écrite ! Elle fait office de cadre mais il faut savoir s'y mouvoir, orner, varier, improviser... en ce sens l'étude du tango se rapprocherait davantage de l'étude de la musique baroque avec ses codes et ses phrases si singuliers.

**À votre hommage à Enrique Delfino, dans Francesita, succède un autre dédié cette fois à Astor. Comment a-t-il été conçu ? Gustavo Beytelmann semble avoir joué un rôle important dans l'élaboration ?**

Gustavo nous a amené son histoire, son génie et son énergie ! Pour répondre, je reprendrai ses paroles : « Piazzolla nous a donné ce tango nuevo, un tango nouveau, non pas pour le reproduire tel quel mais pour le porter vers d'autres espaces, vers d'autres horizons. » C'est ce que j'ai voulu faire, en collaboration avec le compositeur Bernard Cavanna : mener une autre lecture de la musique de Piazzolla, comme (en gardant toute la mesure bien sûr) un Gil Evans avait pu revisiter Gershwin. Imiter Piazzolla en respectant à la lettre les arrangements et les harmonies serait vain ! Il est inimitable ! Je crois que pour lui rendre hommage avec respect, il faille aller dans sa direction et être irrespectueux ou audacieux avec lui, tel qu'il l'a été avec le tango de ses pères !

**Imaginez-vous Piazzolla jouant un instrument autre que le bandonéon ?**

Cela aurait été bien dramatique pour nous ! Thelonious Monk à la flûte aurait-il été Monk ? Et Coltrane à la guitare ? Le bandonéon serait-il en quelque sorte consubstantiel à la musique de Piazzolla ? Pour ma part je le crois, même si beaucoup de ses thèmes furent composés au



**'Être irrespectueux ou audacieux avec lui'**

piano, puis confiés au bandonéon. Le bandonéon, c'est ses poumons, il ne vit et ne respire que par lui. Malgré tout, il s'agit d'un harmoniste et d'un mélodiste hors pair, et il se serait certainement exprimé dans ce registre avec un autre instrument, mais je ne pense pas que la musique aurait été la même.

**Si vous deviez réaliser un CD avec juste trois pièces du maestro, lesquelles choisiriez-vous ?**

D'évidence, *Tristesas de un doble A*, car c'est une pièce dédiée au bandonéon (les AA sont les initiales du facteur de bandonéon Alfred Arnold), et parce qu'il y a matière à improviser, à varier, s'écarter des codes traditionnels du tango pour y revenir avec plus d'énergie ! C'est une pièce que j'adore, celle où je me sens le mieux et la plus respectueuse vis-à-vis de ce grand homme... en dépit du fait que je ne respecte pas la plupart du temps ce qui est écrit ou

transcrit ! La seconde pièce, *Soledad*, de la suite *Lumière*, me touche particulièrement : cette mélodie semble s'étirer à l'infini, cette supplique, ces tensions qui s'expriment avec de multiples variations, m'émeuvent à chaque fois. Enfin j'ai une affection prononcée pour *Buenos Aires hora cero*, d'une part, parce que la musique se détache singulièrement de la musique tonale pour s'exprimer dans une modalité élargie, un peu comme le fait Ravel, par exemple. Là, j'y trouve une profonde modernité et c'est sur ce point particulier que j'ai axé mon projet sur Astor Piazzolla, en essayant de tendre le plus possible vers ce champ harmonique, en gommant toutes les marches harmoniques classiques que l'on trouve parfois dans certains titres ou des appuis trop caractéristiques de la musique tonale. D'ailleurs je ne crois plus du tout que l'avenir de cette musique populaire puisse être encore enfermé dans les cadres tonaux ; *Buenos Aires hora cero*, tout comme *So What* de Miles Davis, écrit à la même période, ouvre des portes que l'on n'a pas fini de refermer ! ●

RECUEILLI PAR BERNARDO NUDELMAN